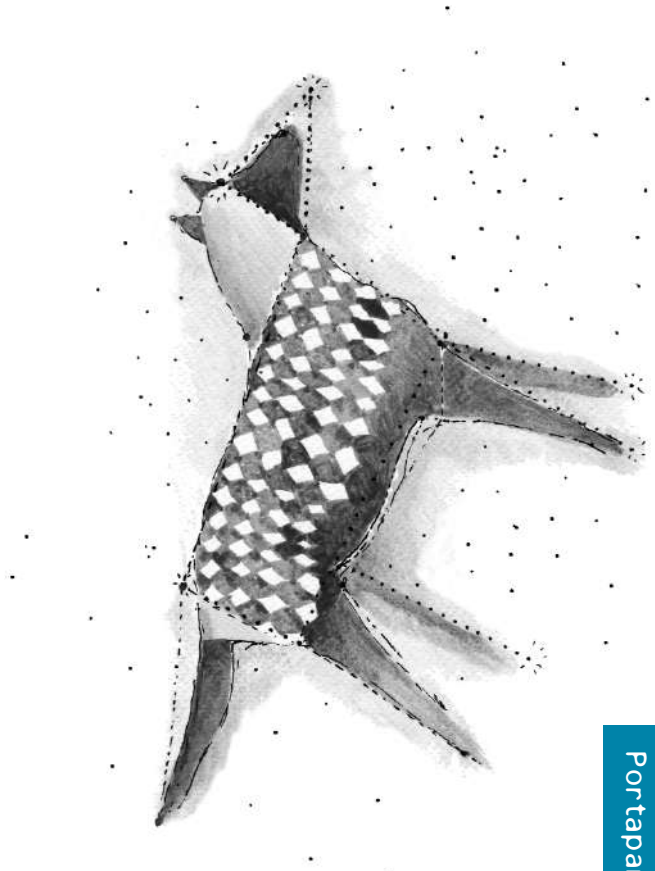


Philippe Bataille

# Canis Major



# Philippe Bataille

## CANIS MAJOR

Roman

Collection I venticinque  
dirigée par Elisabetta Sibilio

Impression  
Geca / Industrie Grafiche  
San Giuliano Milanese (MI)

Mise en page  
Maria Chiara Santoro

© Portaparole France

7, rue Yvan Audouard  
13200 Arles (France)  
Tel. +33 4 9091 3861  
[www.portaparolefrance.com](http://www.portaparolefrance.com)  
[info@portaparole.it](mailto:info@portaparole.it)

ISBN 978-2-37864-001-9

Première édition août 2018

**Philippe Bataille**, auteur de plusieurs romans, a fait des études de lettres et de droit. Il est avocat à Versailles.



### **Canis Major**

Les anciens attribuaient à l'apparition héliaque de Sirius, l'étoile la plus brillante de la Constellation du Grand Chien, de puissants effets sur le monde.

Est-ce cette étoile qui pousse Adam à quitter dans la nuit la résidence francilienne de son épouse Judith, abandonnant la rédaction d'un article sur un candidat populiste aux élections présidentielles, pour répondre à l'appel au secours de son ami généticien qui vit au Havre, sans pourtant empêcher sa fin tragique ? Puis, sur le chemin du retour, à s'arrêter à Mantes-la-Jolie pour y retrouver Aïcha, une ancienne maîtresse qui le supplie de lui ramener son fils, embringué dans une émeute urbaine ? Enfin, à son retour, fatigué par ce « road movie » nocturne, à s'endormir et rêver d'un monde à reconstruire, d'une fuite au désert et d'une vie nouvelle ?

Canis Major est le roman souvent cynique, parfois drôle, d'une génération qui a perdu ses rêves de jeunesse mais chez qui persiste l'espoir de « découvrir ce lieu secret, en nous-mêmes, à partir de quoi eut été possible une aventure humaine toute différente », comme l'écrivait Jean Genet. Une aventure qui serait d'abord et avant tout morale.



# I

Un flux d'air chaud qui venait du Maghreb avait envahi la France. La température dépassait les 36 degrés, de jour comme de nuit. Sirius, l'étoile la plus brillante de la constellation du Chien, se levait et se couchait avec le soleil. La canicule avait rendu les odeurs plus fortes et plus lourdes. Les arbres, les feuilles, l'herbe, tout semblait avoir trop cuit comme si un cuisinier distrait avait oublié sur le feu une nourriture qui aurait atteint le stade ultime de la dessiccation.

Les organismes semblaient affectés par une sorte de dérèglement difficile à décrire. La lassitude des corps accompagnait la fusion des esprits qui s'effondraient sur eux-mêmes, se liquéfiaient sans pourtant disposer du moule qui leur conserverait un semblant de forme. Le pays s'était transformé en un immense chaudron.

En naviguant sur Google Earth, peut-être eut-il été possible, après être passé de l'image du monde à celle d'un continent, de ce continent à un pays, de ce pays à un lotissement puis de ce lotissement à l'une des maisons situées en lisière d'un terrain de golf, de percevoir derrière une baie vitrée, comme s'il avait toujours été là, un homme vêtu d'un polo noir et d'un bermuda blanc, assis, le buste

droit, les jambes légèrement écartées, dans un fauteuil aux coussins de cuir rouge encagés dans leur structure de métal inoxydable, portant une tasse à ses lèvres.

Comme tous les soirs, il regardait le soleil couchant qui, lorsqu'il n'était pas masqué par les nuages, éclairait tel un projecteur un décor domestiqué avec son tapis d'herbe sans nuance, vert au printemps, jaune l'été, brun à l'automne, bleu l'hiver lorsqu'il se couvrait de neige que la lune teintait de sa lumière froide.

Adam — c'était son nom — avait fini par connaître la durée précise des jours et le temps des solstices et des équinoxes.

Depuis quelques temps, il ressentait comme un dérèglement atteignant les choses et les êtres qui perdaient en netteté, à la manière de ces images d'Epinal où les couleurs débordent le contour des motifs.

Un écrivain anglo-saxon, dont il avait oublié le nom, trouvait l'été propice au romanesque, l'automne à la tragédie, l'hiver à la satire, le printemps à la comédie, tout en constatant qu'avec les saisons qui se détraquent, les genres littéraires faisaient de même. Le monde comme les genres semblait excéder ses limites.

Adam fit jouer les articulations de ses orteils, s'étira pour tenter de dénouer les tensions dans sa nuque et ses épaules tout en observant la nature horizontale et domestiquée du terrain de golf en contrebas, cherchant à comprendre son cauchemar de la nuit. Il longeait une mer paisible, tirant derrière lui une barque de bois. Des villas blanches à toits-terrasses étaient séparées de la berge par un muret d'environ cinquante centimètres de hauteur. Au loin sur l'horizon, une vague se dessinait, prenait de

l'ampleur en approchant des terres, à tel point qu'il craignait d'être submergé. Le rêve s'arrêtait là et au fond c'était sans importance.

Ses crises de goutte lui interdisaient l'alcool et le niveau dans la bouteille de whisky n'avait plus bougé depuis des mois. Il se contentait de thé ou de tisanes, un mélange contre l'urée fait de bouleau, de cassis, de frêne et d'ortie piquante. Ce sevrage forcé l'avait conduit vers une ascèse à laquelle il avait pris goût. Elle le maintenait dans une espèce de bien-être, à l'abri des excès et de leurs désagréments. Une sorte de degré zéro du plaisir et de la douleur. Sa vie avait la saveur d'un riz blanc propice à tous les accompagnements.

Derrière la baie vitrée, aux stores relevés, s'étendait la pelouse jaunie et plus loin, le terrain de golf avec ses figures imposées faites de pleins et de déliés, qui descendait jusqu'à une route au fond de la vallée. Les bunkers de sable et les greens étaient insensibles à l'effet de la chaleur. Les premiers en raison de leur caractère minéral, les seconds parce qu'ils reposaient sur un sol artificiel et drainé. Cependant, le fairway avait jauni et ce matin, des ouvriers vêtus de combinaisons jaunes étaient venus nettoyer les larves de moustiques qui pullulaient dans les obstacles d'eau, à présent aussi bleus que le liner d'une piscine soigneusement entretenue. Les drapeaux pendaient mollement comme des sexes mâles débandés au sommet des mats au centre des greens.

Devant lui, sur la table basse de bois lamellé-collé, le dernier numéro du journal au sein duquel il travaillait. De retour d'un séjour en Palestine, il y avait écrit un article sur l'utilisation d'enfants palestiniens comme boucliers

humains par les forces armées israéliennes lorsqu'elles font irruption dans les maisons de combattants du Hamas. L'article avait suscité des commentaires pro ou anti-sionistes dont la violence avait dépassé le modérateur et son blog au journal avait été provisoirement suspendu.

... ..

Judith, coiffée d'une casquette à longue visière était simplement vêtue d'un chemisier blanc ouvert sur un soutien gorge rose et d'une petite culotte assortie.

Filtrée par la baie vitrée, la lumière du soleil déclinant colorait d'orange sa peau et faisait ressortir le duvet blond de ses bras et de ses jambes. Des auréoles se dessinaient à ses aisselles et des gouttes de sueur perlaient à son sternum.

Un vieux livre de poche à la couverture pelliculée écornée était posé sur le sol à côté du caniche nain qui sommeillait, le museau entre les pattes. Le titre en était dissimulé pour partie par une paire de boucles d'oreilles argentées aux motifs en arabesque que Judith y avait déposées. On devinait *L'Âge d'homme* et au dessous, dans un cadre vert, le buste, le pubis et les jambes d'une femme dévêtue tenant dans une main un glaive, dans l'autre la tête coupée d'un homme barbu. Judith tenant la tête d'Holopherne ?

Adam aimait cette maison au sol de marbre, composée de deux cubes de béton et de verre disposés en L, ouvrant sur la pelouse que prolongeait comme une moquette le terrain de golf.



Il venait d'avoir soixante ans. Son cœur avait battu trois milliards de fois et il battrait encore un bon milliard. Il aurait aimé finir sa vie comme ces humanoïdes de *Blad Runner*, sur lesquels le temps n'a pas de prise, figés dans un geste inachevé, tel un jouet au ressort débandé ou à la pile épuisée. Il mourrait debout, en équilibre, peut-être un pied devant l'autre, un bras tendu, seule la légère inclinaison de la tête traduisant l'achèvement qui n'est pas le dernier état de l'entropie mais l'épuisement de l'énergie. Il mourrait, pareil à ce qu'il était aujourd'hui.

Sa vie aurait été presque parfaite si cette maison, dans cette résidence sécurisée, eût été la sienne. Ses revenus de journaliste et ses maigres droits d'auteur, ne lui auraient jamais permis de réunir près d'un million cinq cent mille euros pour l'acheter. Judith en possédait les quatre cinquième.

Il l'avait épousée voici quinze ans. Elle était restée aussi blonde et mince qu'à ses trente ans et sa grossesse n'avait pas déformé son ventre. Les naissances par césarienne n'abîment pas les femmes et les obstétriciens savent traiter les cicatrices qui disparaissent sous les poils pubiens.

Son visage et son corps, sans être maigres, révélaient la charpente. Sous ses joues, sa poitrine, ses seins, ses fesses, les muscles de ses bras et de ses cuisses, on percevait le dessin, la jointure et l'emboîtement des os. Il avait aimé la prendre dans ses bras et éprouver la solidité de ses attaches. Pourquoi l'avait-elle épousé alors qu'il avait quinze ans de plus qu'elle ? L'attrait d'une étudiante pour un intellectuel ? Peut-être.

Il avait publié dans son journal une série d'articles sur les lieux d'écrivain.

À Dublin, il avait suivi dans le temps du roman, soit pendant 18 heures, l'itinéraire de Léopold Blum, de la tour Martello jusqu'à Eccles Street, après un déjeuner pris chez Dara Byrne — sandwich au fromage et verre de bourgogne — bouclant le périple du héros.

Il avait décrit la villa de Malaparte sur un rocher avancé dans le golfe de Sorrente. Un blockhaus ocre au toit terrasse surmonté d'une visière blanche auquel on accède par une volée de marches avec à l'intérieur, dans le salon au sol de grès ressemblant à un atrium, une grande fresque en ronde-bosse représentant d'antiques divinités, une cheminée divisée en plusieurs cavités, une table en chêne reposant sur des colonnes cannelées, d'immenses fenêtres aux montants de bois verni donnant sur la côte amalfitaine avec, en premier plan, des falaises et des pitons rocheux surmontés de cyprès comme des pinceaux dressés vers le ciel.

Il avait imaginé une interview de l'écrivain qui lui aurait livré ses obsessions sur la féminité de Mussolini, d'Hitler ou du Christ et sur la peur que les puissants éprouvent devant les faibles.

Au Viêt-Nam, il avait traversé sur un bac un bras du Mékong à Vinh Long pour se rendre à Sadec, jusqu'à la villa dans laquelle avait vécu Marguerite Duras, un édifice donnant sur le fleuve et enchâssé entre des immeubles laids.

Il était remonté jusqu'à Cao Bang où son père, en 1948, avait été blessé dans une embuscade Viêt-Cong. Les restes de sa main droite avaient été sectionnés par un chirurgien militaire à l'hôpital de Saigon et vraisemblablement incinérés. Pourtant, il n'avait pu s'empêcher de

regarder dans le fossé au kilomètre 35 de la route coloniale 4 qui reliait Lao Kay à Monkay, comme s'il avait pu y trouver un reste de chair et d'os.

À la suite de ce papier, Judith qui achevait son doctorat sur l'œuvre de Marguerite Duras, l'avait rencontré dans un café près du journal. Quelques mois plus tard, ils se mariaient. Ils s'étaient installés dans cette maison acquise grâce à l'argent de ses parents. Judith avait terminé son doctorat de lettres mais ne travaillait pas. Ses journées s'étiraient entre la lecture, son club de gym, l'équitation.

Adam se leva de son fauteuil, se dirigea vers la cave à cigares, en choisit un à la texture élastique, en sectionna l'extrémité à l'aide d'une guillotine de poche, prit son briquet chalumeau, déposa un baiser sur le nombril de Judith, sortit sur la terrasse. Elle lui interdisait de fumer dans la maison. Il alluma longuement le cigare, en observa la bague, un damier noir et blanc avec au dessous, en lettres d'or sur fond rouge les mots « Cohiba, Habana, Cuba », souffla la fumée vers le ciel. Son arôme se mélangea aux odeurs de la nature infusée par la canicule.

Les fabricants de cigares déploient tout un art à la conception de leurs bagues décorées de portraits de personnages célèbres, de Bolivar à de Gaulle, de calligraphies complexes où se mêlent couronnes, roses, anges déployant leurs ailes sur fond d'entrelacs couleur or qui sont autant d'invitations au voyage : Cuba, le Honduras, la République Dominicaine.

En contrebas, sur le terrain de golf, un homme et une femme, chacun un club à la main, se tenaient près d'un chariot contenant une housse de tissu à damiers noirs et blancs, à proximité du green du dix-huitième trou.

L'homme portait un polo rouge et un pantalon clair, la femme une chemise rayée sur une courte jupe. Elle se baissa pour poser une balle sur un tee devant elle et, après avoir longuement hésité entre deux clubs pour finalement en choisir un, en un geste harmonieux beau comme une virgule, l'envoya en direction du mat.

... ..

La constellation du grand chien se dessinait dans la nuit, formant un trapèze. La tête triangulaire de l'animal se situait au dessus de Sirius puis venait son cou et son dos, la queue et les pattes avant et arrière représentées par des étoiles moins lumineuses ou plus estompées.

Adam prit place dans la voiture, plaça l'étui à cigares dans la boîte à gants. Son cerveau était comme une radio avec des ondes, longues, moyennes ou courtes. Il tourna une molette imaginaire pour en changer les fréquences, passa de l'onde « peur » à celle de la plénitude après avoir ripé sur celle de la joie et se succédèrent des fréquences inconnues dont il était le seul inventeur et l'unique émetteur.

Il alla de phases émotionnelles en phases émotionnelles. À force d'exercice, il naviguait ainsi de l'une à l'autre, bien que chacune d'elle soit un fil ténu qui pouvait se rompre à chaque instant. Il maîtrisait les neurotransmetteurs comme on passe d'un jour à l'autre, d'une semaine à l'autre, d'une année à l'autre, tel l'équilibriste marche sur son câble d'un support à l'autre au dessus du vide. Mais il gommait aussi les étapes, ignorait les contingences

et la gravité, allait d'A à Z sans intermédiaire, sans apprentissage, sans maître, sans personne. Ça l'aidait à vivre.

Il glissa la clé dans le contact, démarra, passa une vitesse puis une autre, se retrouva dans l'une des allées privées qui quadrillaient la résidence, éclairée par des globes lumineux alignés comme autant de petites lunes.

Il longea lentement en raison des ralentisseurs, des haies soigneusement taillées, des clôtures normandes de couleur blanche, de hauts portails de fer qui protégeaient de grandes maisons de tous styles, pour la plupart invisibles car construites en fond de parcelle mais dont il était facile d'imaginer les intérieurs : vastes entrées au sol dallé, toiles et meubles de prix, vitrines fourmillant de curiosités, cuisines propres comme au premier jour, salon dont le parquet était recouvert de tapis persans, chinois ou d'Aubusson, télévisions murales à écran géant, chaînes radiophoniques dernier cri, papiers soigneusement classés dans les bureaux au sol recouvert de moquettes épaisses, chambres parfumées à la lavande dans lesquelles d'aucun avait suspendu au dessus du lit une reproduction de *L'Origine du monde* et dans chaque pièce, des bouquets de fleurs fraîches éclatées dans des vases de cristal.

Il aperçut ici et là la lueur d'un écran de télévision.

À l'extérieur, les pelouses tondues étaient nettes, les arbres taillés au cordeau, les terrasses exemptes de toutes impuretés.

Les phares de la voiture éclairèrent fugitivement des jeunes gens bronzés à la peau douce, vêtus de débardeurs et de shorts de marque, des sortes d'anges qui cherchaient la fraîcheur de la nuit.

Le voilà à la sortie de la résidence devant la départementale. Son cerveau était sur la fréquence sérénité. Il savait que d'un moment à l'autre, il pourrait riper sur quelque chose d'autre qui ne serait ni de la joie ni de la peur, mais une radio inconnue suffisamment puissante pour dévorer les fréquences voisines.

Il vivait dans l'attente d'un désastre, imminent mais salutaire, dont il ne connaissait ni l'origine ni l'ampleur qui pourrait venir de partout ou de nulle part, n'épargnant rien ni personne. Non pas un désastre qui n'ébranlerait le monde qu'en surface, telle une éruption volcanique avec ses coulées de lave, rendant fous les animaux domestiques qui se retourneraient contre leurs maîtres, un débordement des fleuves ou un tsunami faisant basculer le globe sur son axe, mais quelque chose de plus intime à chacun d'entre nous, une sorte d'effondrement sur soi, tel celui du sol sur lui-même, devenant un gouffre qui s'agrandirait inexorablement et engloutirait tout ce qui était en surface — hommes, bêtes et choses — comme on le voit dans certains endroits du monde.

Des forces plus que telluriques ébranleraient l'univers jusque dans son tréfonds avec une gourmandise et une avidité infinies au point que ce serait le monde lui-même qui s'auto-engloutirait, jusqu'à remettre en cause l'actuelle et relative condition humaine.

Adam ne doutait plus que le processus avait commencé et que s'inventait un être, homme ou femme, qui allait recouvrer son innocence. Ce soir il commençait à se sentir libre.



La constellation du grand chien se dessinait dans nuit, formant un trapèze. La tête triangulaire de l'animal se situait au dessus de Sirius puis venaient son cou et son dos, la queue et les pattes avant et arrière représentées par des étoiles moins lumineuses ou plus estompées.

Adam prit place dans la voiture, plaça l'étui à cigares dans la boîte à gants. Son cerveau était comme une radio avec des ondes, longues, moyennes ou courtes. Il tourna une molette imaginaire pour en changer les fréquences, passa de l'onde « peur » à celle de la plénitude après avoir ripé sur celle de la joie et se succédèrent des fréquences inconnues dont il était le seul inventeur et l'unique émetteur.

3.16

En couverture : *Canis Major*, Anna Lisa Secchi

Conception graphique : Elisabetta Cavallo

ISBN 978-2-37864-001-9



9 782378 640019

16 euros